

Prix de la critique 2023

Décernés par des journalistes (Cahiers du cinéma, Positif et Sofilm), les Prix de la critique récompensent des productions d'élèves.

Palmarès des prix de la critique

1er prix – Lycée professionnel des métiers du Toulouais, Toul (académie de Nancy-Metz) : une critique d'Emma Bureau.....	2
1er prix – Lycée de la Vallée du Cailly, Déville-les-Rouen (académie de Rouen) : une critique d'Andréa Giezek	3
1er prix critique libre – Lycée professionnel Simone Weil, Conflans Sainte Honorine (académie de Versailles)	4
1er prix : Lycée Atlantique, Luçon (académie de Nantes) : une critique de Lucille Dupont.....	4
2ème prix : Lycée professionnel des métiers du Toulouais, Toul (académie de Nancy-Metz) : une critique d'Emma Bureau.....	5
2ème prix : Lycée Pierre Bourdieu, Fronton (académie de Toulouse) : une critique de la classe de 210.....	7
3ème prix : Lycée Professionnel André Malraux, Montataire (académie d'Amiens) : une critique de la classe de 1ère AGORA.....	8
3ème prix : Lycée Jean-Baptiste Dumas, Alès (académie de Montpellier) : une critique de Zoé Lançon	10

1er prix – Lycée professionnel des métiers du Toulinois, Toul (académie de Nancy-Metz) : une critique d'Emma Bureau

Démêler le vrai du faux

L'innocent est un film semi-autobiographique réalisé par Louis GARREL. Il raconte une histoire d'amour entre Michel, un ex-détenu et Sylvie, la mère d'Abel. Opposé à cette relation et méfiant de nature, ce dernier décide d'épier chaque déplacement et discussion de Michel, jusqu'à ce qu'il se retrouve embarqué malgré lui dans un vol de caviar...

Dans ce film, tous les personnages sont attachants : Abel (Louis GARREL) est tout à la fois maladroit, protecteur, calme, jaloux et gentil. Clémence (Noémie MERLANT) cache, derrière un caractère extraverti, une certaine mélancolie. Sylvie (Anouk GRINBERG), la mère d'Abel est un peu comme Clémence, elle est naïve sur les bords, inconsciente de ses actes mais elle est également peureuse, craignant de se retrouver seule. Michel (Roschdy ZEM), ancien détenu, est quant à lui assez intimidant et effrayant, mais on comprend qu'il est réellement amoureux de Sylvie. Enfin, Jean-Paul (Jean-Claude PAUTOT), l'ami de Michel qui s'avère être finalement un traître, est sûrement le personnage le moins attachant de l'histoire, dès le début on pressent que quelque chose de mauvais se trame avec lui.

L'énergie de tous les acteurs nous transporte dans le film et génère de multiples émotions, ils rient, mettent la pression, crient, pleurent... Le jeu d'acteur de Roschdy ZEM est toujours autant époustouflant, sa prestance naturelle nous impressionne. Le jeu d'actrice de Noémie MERLANT est tout nouveau pour moi, mais il me laisse sans voix ; elle a une énergie invraisemblable, passant en un claquement de doigts du rire aux larmes, c'est une actrice qui rayonne. Tout comme Anouk GRINBERG qui endosse le rôle d'une femme souvent excentrique, elle tire parfaitement son épingle du jeu. Quant à Louis GARREL, il incarne un personnage complexe : timide mais courageux, maladroit mais attachant, soupçonneux mais loyal.

Nous retrouvons dans ce film les polars français « à l'ancienne », ainsi que les vieilles comédies françaises et italiennes. Plusieurs éléments nous y renvoient, tout aussi bien les plans utilisés que le grain de l'image. L'innocent se déroule à Lyon, une ville ayant beaucoup de traits italiens (ses bâtiments, ses rues...). Les ruelles du centre-ville se prêtent par ailleurs très bien aux scènes de filature. Louis GARREL précise lui-même dans plusieurs interviews qu'« à Lyon, il y a un petit côté italien par endroits dans l'architecture de la ville qui fait penser à Naples". Il s'est alors amusé à réaliser des plans fixes de la ville, il dit même avoir attendu parfois longtemps pour retrouver et filmer une ambiance jolie...

En parlant de scènes, celles qui m'ont le plus marqué sont celles des mariages. Ce sont des scènes miroirs. Au début, Sylvie et Michel se marient en prison, dans une petite pièce, accompagnés de leur famille. Scène que l'on retrouve à la fin entre Abel et Clémence, ils se marient en prison, dans une petite pièce et tous deux accompagnés de leur famille. La chose en plus est le discours de la mère du personnage principal, qui, pour la première fois depuis le début de l'histoire, endosse réellement le rôle de maman. Un rôle qu'Abel a, durant tout le film, joué envers sa propre mère. C'est le moment le plus touchant car tous se rendent compte de leurs erreurs : Abel prend

conscience qu'il a été vraiment dur avec Michel et sa mère. Michel se rend compte de la bêtise qui lui a fait perdre Sylvie, laquelle se rend compte de son immaturité... Le petit plus est l'ironie du sort que vit Abel, lui qui était contre le mariage entre sa mère et l'ex-détenu se retrouve dans la même situation qu'eux, une situation qu'il redoutait.

Je pense que ce qui m'a le plus plu dans tout cela est le côté autobiographique du film, Louis GARREL explique dans une entrevue que ce film raconte en partie son adolescence. Sa propre mère animait des ateliers de théâtre et s'est mariée avec un détenu, chose que l'on retrouve avec Sylvie et Michel dans le film. Il a rendu une partie de sa vie burlesque en la mettant sur le grand écran. C'est très intéressant de voir la façon dont il a mis en scène sa vie avec un côté sérieux et un côté décalé.

Il est difficile au début de démêler la fiction de la réalité. Souvent Louis GARREL mêle la fausse comédie et la vraie vie. Au début, nous avons affaire à une scène où Michel, avec un

ton menaçant, a l'air de préparer un crime, mais c'est en fait une répétition lors d'un atelier de théâtre. Dans une autre scène, nous voyons Abel et Clémence se disputer, la jeune femme gifle l'homme à la suite d'insultes, encore ici c'est une répétition de théâtre. Mais la plus impressionnante est la scène finale de théâtre, la dispute d'Abel et Clémence lors du braquage. Ils commencent en jouant le rôle d'un couple en pleine scène de ménage, ils crient, pleurent, mais peu à peu leur ton s'adoucit et la dispute devient finalement des aveux. Ces aveux sont le résultat d'années de souffrance de la part des deux amis, ils s'avèrent éperdument amoureux l'un de l'autre, ils se l'avouent dans le feu de l'action.

Avec tout cela, il est tout de même difficile de savoir qui est l'innocent, Abel ? Sylvie ? Abel est embarqué dans un braquage de caviar malgré lui tandis que sa mère continue de vivre sa vie sans trop se douter de ce qui se passe. Le personnage principal commet une erreur qui l'emmènera en prison alors qu'il n'y est globalement pour rien. Sylvie embarque son fils dans une situation excessivement dangereuse alors qu'elle pense refaire sa vie avec un homme qui a changé à la suite de son incarcération.

Je recommande vivement ce long métrage, il est tout public, drôle, dramatique, burlesque, oppressant et encore plein d'autres adjectifs qui ne feraient que vous donner encore plus envie de le voir. Le mélange de tous les genres cinématographiques rend l'œuvre vraiment intéressante et doit au moins vous convaincre d'y jeter un coup d'œil.

1^{er} prix – Lycée de la Vallée du Cailly, Déville-les-Rouen (académie de Rouen) : une critique d'Andréa Giezek

Première approche de l'exercice périlleux de l'autobiographie - et c'est avec grand succès, que Steven Spielberg l'aborde - The Fabelmans s'inspire de la propre jeunesse du cinéaste et met en scène Sammy, petit garçon qui devient adolescent et grandit avec une passion dévorante pour le septième art, au sein d'une famille de confession juive, qui se déchire peu à peu. Ce récit initiatique très personnel traite un développement d'abord individuel mais aussi familial où la transmission de valeurs et de connaissances se fait avec une attitude pédagogique remarquable, qui est très peu

mise en valeur à une époque où seule importe l'autorité du père qui fixe les lois et les règles.

Suite à une première séance de cinéma traumatisante, la passion du jeune Sammy Fabelman se concentrera d'abord sur la création, avec des effets spéciaux rudimentaires et de grands spectacles. Cela avant de comprendre que le pouvoir du cinéma transcende le simple divertissement et qu'il peut révéler des vérités que l'œil ne perçoit pas sans l'aide du montage et de la mise en scène. Épisode touchant où la mère de Sammy semble perdre le contrôle d'elle-même et où son fils découvre qu'elle entretient une amitié ambiguë avec Bennie, meilleur ami et collègue de son mari, parallèlement à son mariage. Cette évolution de la vision et du rôle du cinéma est aussi une évolution pour Sammy qui devient un jeune homme de 17 ans. C'est une découverte dangereuse de son art, passion avant tout cathartique chez lui, qui provoque chez le protagoniste un tiraillement de l'âme. Une passion que son père, trop scientifique, sous-estime et considère comme un simple passe-temps. Cependant, le cinéma relève de la combinaison entre les intérêts du père et la psychologie de la mère : la sensibilité artistique maternelle et l'intérêt du père pour les technologies. On comprend que Sammy, alter-ego de Spielberg, conçoit l'action de filmer comme un geste d'apaisement. C'est en filmant qu'il se met dans la poche un camarade antisémite qui le harcèle au lycée, mais aussi qu'il renoue toujours avec sa mère.

The Fabelmans montre des prouesses techniques à répétition, à la fois dans le jeu de la caméra comme dans les interprétations remarquables. Notamment celle de Paul Dano, acteur exceptionnel interprétant Burt, le père de famille, qui livre un jeu tout en subtilité, campant un personnage fragile. Cette notion de fragilité parcourt toute l'œuvre. Fragilité d'un père qui est gauche, maladroit, et ne semble jamais être à sa place. Mais aussi celle de Michelle Williams, incarnant Mitzi la mère de famille, pianiste exceptionnelle qui joue une mère dévouée à son rôle, ayant même délaissé sa carrière musicale, mais à la fragilité psychologique qui semble sans cesse instable. Mais la performance ne s'arrête pas là, elle se poursuit dans la bande son, principalement constituée des mélodies de piano jouée par la mère de Sammy.

En janvier 2022, Steven Spielberg reçoit deux prix aux Golden Globes, celui de meilleur film dramatique et de meilleur réalisateur. Récompenses émouvantes pour ce grand homme qui est au fond et restera toujours ce petit garçon animé par des pulsions de cinéma.

1^{er} prix critique libre – Lycée professionnel Simone Weil, Conflans Sainte Honorine (académie de Versailles)

Visionner la vidéo : <https://youtu.be/N9kN60rgo7s>

1^{er} prix : Lycée Atlantique, Luçon (académie de Nantes) : une critique de Lucille Dupont

Visionner la vidéo : <https://youtu.be/IE79oYx81fs>

2^{ème} prix : Lycée professionnel des métiers du Toulinois, Toul (académie de Nancy-Metz) : une critique d'Emma Bureau

Interdit aux chiens et aux Italiens est un film réalisé en stop-motion par Alain UGHETTO, dans lequel il raconte l'histoire de sa famille paternelle au début du XX^{ème} siècle. Son grand-père, Luigi UGHETTO, décide à cette époque de construire sa vie loin des problèmes de l'Italie, il part alors vivre en France où il deviendra maçon itinérant.

Les personnages sont tous issus de la famille UGHETTO. Il y a donc Luigi, le grand-père du réalisateur. Cesira, la grand-mère, est la femme de Luigi. Elle est celle qui échange le plus avec le narrateur, Alain UGHETTO lui-même, dont on voit à plusieurs reprises la main intervenir dans son propre film. Ce sont ici les trois personnages principaux, ceux sur lesquels la caméra va s'attarder. Il y a les personnages secondaires que l'on verra moins, tels que les enfants de Luigi et Cesira. Plusieurs d'entre eux mourront d'ailleurs de diverses causes (maladies, accidents, guerre...). Puis les deux frères de Luigi, qui ne resteront pas longtemps non plus à l'écran.

En parlant des frères, il y a une scène répétée à intervalles réguliers (celle qui m'a le plus marqué) où l'on peut voir Luigi, Antonio et Giuseppe assis les uns à côté des autres sur des souches d'arbres, heureux. Mais nous apprenons successivement la mort d'Antonio et de Giuseppe à la guerre, et ils disparaissent l'un après l'autre de l'image. Luigi se retrouve seul, assis sur la souche du milieu, l'ambiance est morose, la tristesse se fait ressentir avec la solitude de ce personnage. Les trois frères ne sont alors plus qu'un.

Dans ce film, nous ne pouvons pas réellement parler de jeux d'acteurs si ce n'est que par les voix des différents comédiens. Les voix qui n'étaient d'ailleurs, à mes yeux, pas des plus réussies, mais je n'ai pas trouvé ça choquant, l'émotion des images et l'histoire prennent le dessus et nous font un peu oublier le jeu d'acteur. En fait, le plus réussi dans les voix, ce sont globalement les moments tristes, on ressent vraiment certaines douleurs par instants (suite aux morts des différents personnages).

UGHETTO nous propose une animation en stop-motion, avec des marionnettes représentant les membres de sa défunte famille. Il nous raconte avec originalité leurs difficiles conditions de vie, mais il n'hésite jamais à ajouter des touches de comédie au quotidien de ces petits bonshommes. Comme dit plus haut, à plusieurs reprises, nous voyons la main du réalisateur s'immiscer dans le champ de la caméra. En fait, le film est une discussion imaginaire entre Cesira et la main d'Alain, celui-ci donne la parole à sa grand-mère décédée qui lui raconte les souvenirs de sa famille. C'est la première fois, il me semble qu'une personne s'invite dans un film d'animation parmi des personnages afin d'interagir avec eux. J'ai vraiment adoré ce côté « conte », Alain UGHETTO fait durer la mémoire de ses ancêtres grâce à son film, il vit littéralement avec eux pendant 70 minutes à l'écran (sans compter les neuf ans qu'a nécessités la préparation du long métrage).

Dans une interview, nous apprenons que tous les personnages masculins viennent d'une même base, les Italiens ont une moustache tandis que les Français ont un béret mais pas de moustache. C'est similaire pour les femmes, toutes les figurines sont élaborées sur le même modèle. En parlant des femmes, les plus importantes dans l'histoire ont neuf expressions différentes, contrairement aux rôles secondaires qui n'ont que trois expressions transmises par la forme de leur bouche. Chaque élément

des personnages ajoute un plus au film, car ce sont les marionnettes qui font avancer ce film.

Une chose est courante dans les films d'animation, c'est le fait d'enregistrer les voix sur les storyboards (c'est par exemple le cas du premier Aladdin de Disney en VO). Il est commun de voir ce genre de procédé pour des dessins animés, mais un peu moins pour des longs métrages réalisés en stop-motion. Ce qui est bien avec cette façon de faire, c'est que grâce à cela, les animateurs ont déjà une émotion sonore qu'ils ont juste à retranscrire sur les personnages.

Pour ce qui est du comique, il y a une scène qui revient en boucle et qui en devient presque absurde au fil du temps : la vache qui perd sa tête. Tout au long du récit, il y a ce jouet représentant une vache qui est là, sortie d'un carton par un personnage au début, et qui ne va cesser de perdre sa tête sur ressort ou de se retrouver dans des situations burlesques. Alain UGHETTO a décidé d'inclure ce jouet sûrement pour atténuer chaque moment tragique de l'histoire (au début quand ils ont des problèmes avec la nourriture, que le prêtre ne se gêne pas pour les voler, c'est la première fois où elle perd la tête ; à la fin, lorsque la maison reçoit une bombe, il y a la vache à moitié dans le sol...). C'est vraiment la touche la plus drôle du film qui, même si au bout d'un moment on l'attend, fait toujours rire. Les dialogues laissent également place à quelques traits d'humour : par exemple, quand Cesira demande à Alain de s'occuper de son propre père... qui n'est encore qu'un enfant.

Les musiques du film étaient aussi très bien choisies, chacune d'entre elles nous ont fait voyager entre l'Italie et la France. Nous entendons de la variété française (lors de la scène du Tour de France) tout autant que du folklore italien. Voir les paysages de France sur de la musique italienne, cela change et souligne l'attachement des émigrés transalpins à leur culture d'origine. Le compositeur, Nicola PIOVANI, est notamment l'auteur de la bande originale de *La vie est belle* (1997) de Roberto Benigni.

Pour en revenir sur l'intégration du réel dans le film, il est assez original que les personnages soient mis dans les propres affaires d'Alain UGHETTO. Ils vont fouiller dans ses cartons afin d'en sortir divers objets (la vache, une petite marmotte...) et vont les garder avec eux, comme si c'était normal. Et puis parfois, les arbres sont changés en brocolis qui tournent, c'est assez abstrait mais pas si choquant que ça en réalité. Certains plans font très « maquette d'enfant », comme quand nous voyons le Tour de France : la colline avec la maison dessus, les quelques arbres dans la plaine qui se suivent, les voitures et vélos qui passent devant rapidement, les champs de fleurs sur le premier plan puis les différents personnages posés et statiques.

Le réalisateur a également ramené directement des matériaux d'Italie comme du charbon, des châtaignes et de la terre. Il nous confie dans une interview que les éléments récupérés dans le Piémont sont là pour « reconstruire un monde disparu », nous comprenons par là qu'il parle du monde de ses grands-parents.

Le plus touchant dans ce long métrage, c'est précisément le fait de voir que le réalisateur essaie de vivre encore avec sa famille décédée en reconstituant son histoire. Souvent l'on perçoit cette idée, mais jamais avec une telle implication, j'ai vraiment senti une certaine passion dans cette démarche.

Pour ce qui est du film en général, je ne dirais pas que c'est mon préféré, mais ce n'est pas celui que j'ai le moins aimé non plus. Je le trouve touchant, je le recommande pour ceux qui veulent en savoir plus sur l'histoire des immigrants italiens en France mais également pour ceux qui aiment l'originalité des films en stop-motion comme ceux d'UGHETTO.

2^{ème} prix : Lycée Pierre Bourdieu, Fronton (académie de Toulouse) : une critique de la classe de 210

Le film *The Fabelmans*, sorti en salle en 2023 est une semi-autobiographie du réalisateur Steven Spielberg. Le titre du film est une invention : le nom Fabelmans étymologiquement fait référence à la fable en allemand, et donc à la fiction. La sonorité du nom rappelle également l'adjectif « fabulou », et, en effet, les parents de Sammy, le double de Steven Spielberg, sortent de l'ordinaire : le père est un génie de l'informatique et la mère est pleine de fantaisie.

Steven Spielberg raconte dans ce film comment on devient l'un des réalisateurs les plus reconnus internationalement, depuis son enfance à son entrée en formation de cinéaste. On découvre que son père n'était pas favorable à ce qu'il suive cette voie, considérant que faire des films était un passe-temps et non pas un métier. Au contraire, sa mère, présentée comme une pianiste de génie dans le film, l'a toujours soutenu dans ce projet.

Le film débute devant une salle de cinéma par un échange entre Sammy, très jeune, et ses parents qui le persuadent d'aller voir un film, alors qu'il est réticent et ce film sera pour lui le déclic vers sa carrière de réalisateur. Traumatisé par la scène d'accident de train, il essaiera de la reproduire avec le train électrique qu'il demande comme cadeau pour la fête d'Hanouka. On peut aussi voir dans cette scène de train un clin d'œil aux frères Lumière et à l'histoire du cinéma. Effrayé par le train comme les spectateurs de l'entrée du train en gare de la Ciotat, premier film de l'histoire du cinéma, Sammy va développer une fascination pour cet art.

D'autre part, on voit bien dans le film que Steven Spielberg a été influencé par le genre du western : son premier film en est un et il rend hommage au maître de ce genre dans la rencontre avec John Ford qui lui explique avec la question de l'horizon l'importance du cadre spatial dans le récit.

Par ailleurs, le film est plein d'émotions. On peut comprendre les liens affectifs particuliers au sein de cette famille : les parents semblent au début du film former un couple soudé, même si on comprend dans le cours de l'histoire que la mère est amoureuse du meilleur ami de son mari, considéré par Sammy comme son oncle. Ce dernier a d'ailleurs influencé Sammy puisqu'il lui offre une caméra dernier cri. Il est une sorte de double de sa mère, transmettant sa joie et sa jovialité à toute la famille.

La famille est d'ailleurs, comme dans presque tous les films de Spielberg, très importante. On comprend l'influence artistique qu'il a reçue de sa famille maternelle. Sa mère est une pianiste qui a renoncé à sa carrière pour sa famille mais qui continue à jouer pour ses proches, ou parfois pour la télévision et Spielberg a un grand-oncle qu'il découvre tardivement qui le pousse à cultiver son goût pour le cinéma. Cette importance accordée à la famille lui a été transmise par son père en particulier, comme le montre la scène où il le pousse à renoncer à son projet personnel pour monter le film de vacances familial. Cette cohésion familiale est d'ailleurs, comme souvent chez Spielberg, mise à mal, par la découverte de l'amour secret entre l'oncle et la mère.

D'autre part, le film rend aussi hommage à la mère du réalisateur, en faisant d'elle un portrait de femme libre. En effet, elle semble, dans la première partie, insatisfaite et on comprend dans le déroulement du film qu'elle est malheureuse car elle aime le meilleur

ami de son mari. Cependant, elle finit par s'emparer de son propre destin pour dépasser son mal-être et quitte mari et famille pour vivre son amour. Sa liberté s'incarne dans son impulsivité, comme lorsqu'elle décide d'mener ses enfants voir la tornade qui s'abat sur la ville de plus près. Elle reste cependant toujours protectrice et maternelle.

Enfin, Spielberg nous livre un témoignage sur une époque et dénonce l'antisémitisme dont il a été victime dans sa scolarité.

Le film nous a intéressés, parce qu'il permet de voir comment Spielberg est devenu un grand réalisateur et pourquoi le thème de la famille est central dans son œuvre. Enfin, nous avons trouvé le film est émouvant, car il retrace avec tendresse les différents événements qui ont marqué l'enfance et la jeunesse du réalisateur.

3^{ème} prix : Lycée Professionnel André Malraux, Montataire (académie d'Amiens) : une critique de la classe de 1^{ère} AGORA

Les premières critiques juste après la projection au cinéma :

« Je préfère quand c'est tourné comme un film, il y a moins de temps pour les gens qui témoignent ».

« Le fait que le film soit en VO, nous oblige à lire et ça nous fait perdre le fil de l'histoire ».

« J'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de violences, tant au niveau des jeunes que des forces de l'ordre ».

Expression libre sous forme de « cadavres exquis », à partir de début de phrases proposées.

Les élèves se sont placés en rond et ont fait tourner leur feuille en complétant les phrases proposées par les autres. Ils devaient finir la phrase commencée et proposer un autre début de phrase ceci sur plusieurs feuilles.

Les masques sont... une protection. Les jeunes luttent pour leurs principes, ils ne sont pas d'accord envers l'autorité, c'est pour cela qu'ils manifestent. La population veut la liberté et mettre fin à la violence. C'est la guerre, la vie, Oh my God, I'm scared. Aux armes citoyens !

Ton silence est complice.... de la détresse. La guerre est signe de souffrance, c'est le terrorisme contre le peuple. Les personnes veulent l'égalité pour tous. Les militaires font la guerre civile. Pouvoir sortir de la guerre ..., à cause de tout ce qui se passe. Les policiers se font attaquer par les manifestants. Les manifestants cassent et brûlent les voitures, les trains pour manifester leur colère. Les autorités sont déterminées. La guerre c'est comme la manifestation des gilets jaunes.

Les jeunes sont maîtres.... de leur destin. Ils ont du courage même si ce n'est pas bien de lancer des pierres sur les policiers. J'ai dormi pendant le film tellement c'était ennuyant. C'est la guerria, marchons, marchons.

Ils ne pensent qu'à s'enrichir.... des poches du peuple. La famine pousse le peuple à se révolter contre les forces de l'ordre. Ils enclenchent une manifestation parce que

c'est « la merde », à cause de l'état. On va les tuer ces ASSASSINS. Le film traduit la guerre, la souffrance et l'obéissance.

La rue est un terrain.... qui s'exprime comme elle l'entend. Les citoyens sont blessés avec l'amour, la haine et la violence.

Le film est un documentaire de manifestation contre la police. La révolution date de 2019. Grave d'accord avec eux, ça s'entretue pour la vie. La police n'a pas de cœur pour son peuple.

Pas de violence..., vous êtes les violeurs bande d'assassins. Les flics sont inconscients. Le droit des femmes, pas la guerre et des gilets jaunes.

On se bat.... pour l'égalité, la liberté. La guerre éclate entre hommes, femmes et l'état. Les plus pauvres décident de faire la guerre pour manifester et casser. Il y a trop de violence dans cette ville.

Les foulards rouges.... pour se cacher de la police. Les jeunes ont jeté des pierres sur les policiers qui sont dépassés. Ils veulent la liberté complète. La guerre au Chili, c'est la guerre civile, violence, pauvreté et égalité.

Le trafic de drogue.... enrichit quelques habitants du Chili mais les plus pauvres sont dans la galère donc ils font la guerre. Ils s'énervent, s'entretuent, c'est violent les dégâts sont commis par l'état et les policiers.

Le Chili est.... connu pour sa guerre, le pays est détruit. Les jeunes sont jugés pour être nés.

Les photos en noir et blanc.... montrent la souffrance du peuple chilien. Les chiliens forment leur bataillon, ils sont en colère c'est la bagarre.

Nous sommes en première ligne..., c'est extraordinaire comme expérience. C'est enrichissant et « cultivateur » pour nous. C'est aberrant pour le nouveau président.

L'état est responsable.... de ce *game* du Chili. Les policiers subissent les conséquences de la guerre, ils tirent au hasard sur des innocents. Ils font des dégâts au pays et à la population. Il faut arrêter les hommes politiques, la police tue des innocents.

Une série de rimes pour écrire un poème ou un chant sur le film « mon pays imaginaire » :

L'œil des manifestants reflète leur deuil.

La dictature mène la vie dure.

Le vote on me l'hôte.

Cette ville a perdu son éclat.

L'oppression c'est la nation.

Lutte sociale est devenu vitale.

L'indignation fait la trahison.

Ce n'est pas ma faute, donc je saute.

Le néfaste me dévaste.

La manifestation pour une révolution.

Guerre, pour les terres, frère.

Une humaine à une veine.

La danse c'est la délivrance.

Le conflit me sort du lit.

Combattant, croyant, violent.

3^{ème} prix : Lycée Jean-Baptiste Dumas, Alès (académie de Montpellier) : une critique de Zoé Lançon

Avez-vous déjà été pris dans un film au point où vous avez l'impression de vivre ce qu'il se passe à l'écran aussi bien que le personnage principal ?

C'est ce que j'ai ressenti en regardant *Saint-Omer* d'Alice Diop. *Saint-Omer* est le premier long-métrage fictif de la réalisatrice, il a d'ailleurs reçu le Grand prix du jury de la Mostra de Venise et cela est très largement mérité. Laurence Coly est une jeune femme à la vie banale jusqu'au jour où elle prend la décision d'abandonner sa fille de 15 mois au bord de la mer afin de la mener à la mort. C'est à la Cour d'Assise que Rama croise le regard le plus douloureux de sa vie, celui d'une meurtrière. Ce drame judiciaire d'un peu plus de deux heures nous déchire le cœur du début à sa fin. Rien ne présageait cette femme à en arriver là et pourtant l'irréparable est commis, un enfant n'est plus et ne sera jamais.

Dans ce film, tout est fait pour se laisser immerger dans les abysses de cette effroyable histoire. La caméra suit le fonctionnement d'un regard humain, nous regardons ceux qui ne parlent pas et écoutons ceux qui parlent. Le quatrième mur est brisé et nous nous retrouvons au centre de cette affaire et de ce lieu anxieux et monotone pour nous laisser décider à nous, simples spectateurs, du sort que devrait subir l'accusée, nous laissant penser que nous sommes le réel juge de cette tragédie familiale. Ce lieu pesant enferme les personnages dans leur propres regrets et peurs, des plans fixes et statiques nous empêchent de bouger, nous et les personnages. Nous sommes pétrifiés, emmurés dans cette situation insoutenable.

Le film a un lien fort et intense avec la perception des sons, certains silences sont tellement forts qu'ils nous obligent à presque retenir notre respiration, des silences qui me font personnellement penser à ceux que l'on peut trouver dans *First Man*, film de Damien Chazelle de 2018. Nous pouvons entendre chaque petit bruit des corps, nos battements du cœur et leur respiration. Une sensation à la fois dérangeante et prenante, un film à la fois sensible et puissant.

Le lien qui relie Laurence et Rama est d'une force oppressante et étouffante, ces femmes sont le reflet l'une de l'autre, un miroir où nous regardons notre Doppelgänger droit dans les yeux dans un silence à nous rendre sourd. Il est essentiel de mentionner le discours bouleversant de l'avocate de la défense lors de la scène finale dans le tribunal, un discours qui nous laisse sans mot avec aucune autre issue que de réfléchir sur ces femmes qui nous entourent, nos mères, nos sœurs, nos filles, une nouvelle perception de la féminité vient chambouler notre vision ancrée de la femme.

Saint-Omer est indéniablement un film sur la féminité, on parle de la femme à travers des personnages féminins et le regard d'une réalisatrice, nous pouvons retrouver cet effet avec *Revoir Paris* de Alice Winocour où les yeux d'une réalisatrice donnent vie à une nouvelle femme, celle de Mia. *Saint-Omer*, ce film à la poésie violente et destructrice et aux émotions riches et poignantes, c'est ainsi que nous avons la possibilité de nous imprégner de cette histoire qui marque un cœur à vie.